

LA CULTURE DES DÉCHETS

Jean BRUN*

Article paru dans la Revue Réformée, n° 169-1991/3, juin 1991, pp. 31-42, Faculté Libre de Théologie Réformée, Aix-en-Provence. revref@fltr.net

© La Revue Réformée, avec autorisation

Karl Jaspers insistait sur cette idée que la désintégration atomique, pour spectaculaire et effrayante qu'elle fût, n'était qu'un mince chapitre d'une désintégration beaucoup plus générale : désintégration des valeurs, de la famille et finalement de l'homme lui-même. On pourrait dire la même chose de la pollution des éléments naturels ; elle n'est, qu'un minuscule chapitre d'une pollution beaucoup plus importante encore, quoique moins apparente, à savoir la pollution des cœurs, la pollution de la sensibilité, la pollution de l'intelligence, bref : une pollution de l'homme tout entier.

Mais le monde contemporain adopte à l'égard des pollutions en tout genre deux attitudes radicalement différentes et dont l'opposition est des plus révélatrices. D'une part, nous devenons de plus en plus attentifs à la pollution du milieu. Déjà les Grecs enseignaient que toute action visant à transformer considérablement la nature était un acte de démesure qui se retournerait tôt ou tard contre nous ; c'est ainsi qu'ils faisaient remarquer que les éléments s'étaient déchaînés pour détruire le pont que l'on avait voulu construire entre la rive de l'Europe et celle de l'Asie, ou le canal que l'on avait tenté de percer à travers l'isthme de Corinthe ; la mer et les vents s'étaient ligüés pour punir l'homme de son orgueil en en détruisant l'oeuvre titanesque.

Au contraire, depuis Descartes, nous avons cherché à « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature », celle-ci est devenue un matériau sur lequel travaillent les outils et les machines que l'homme a fabriqués en leur conférant une puissance et des rendements sans cesse plus considérables. Or voici que, depuis peu, nous avons commencé d'adopter une attitude différente à l'égard de cette même nature et que nous nous soucions de la *protéger* après nous être exclusivement consacrés à la *maîtriser*.

Mais, d'autre part, nous nions avec obstination que l'on puisse parler d'une pollution de l'homme car nous avons travaillé à éliminer l'idée même de pollution puisque nous ne cessons d'affirmer qu'il importe d'en finir avec les notions de haut et de bas, de bien et de mal, de beau et de laid, de normal et de pathologique ; nous allons même plus loin et affirmons que l'on ne peut plus parler aujourd'hui de cœur ni d'âme : on répète en outre depuis Sartre qu'il faut dénoncer l'idée de vie intérieure et, avec les anti-humanismes contemporains, que l'on doit annoncer la mort de l'homme puisque celui-ci ne serait autre qu'un amas de molécules accidentellement coalisées, destinées un jour à se désagréger, amas que rien n'autorise à privilégier sur d'autres amas naturels tels que les pierres, les arbres ou n'importe quel vivant.

On accuse alors de « puritanisme » ou de « moralisme » tous ceux qui ont l'audace injustifiable de vouloir juger des idées, des paroles ou des actes au nom de valeurs transcendantes que l'homme devrait respecter. Dans un premier temps le mal apparut comme ce que l'on devait combattre, dans un deuxième temps on vit en lui ce qu'il fallait expliquer voire justifier, aujourd'hui le mal est tenu pour ce dont il faut évacuer l'idée en démystifiant toute croyance à son existence.

Il résulte d'une telle attitude que la notion de déchet est dénoncée comme telle et que l'on assiste de plus en plus à une célébration, voire à une angélisation de ce que l'on appelait ainsi. D'où cette « culture des déchets » qui caractérise notre époque. Nous nous consacrons, en effet, à une culture du déchet dans la double acception de l'expression. Le déchet est cultivé comme un fruit nourrissant mais il donne également naissance à une culture par les déchets, culture qui transfigure celui-ci pour en faire un élément culturel fondamental. D'où l'apparition de la *junk culture* et de ce que l'on a esthétisé sous le nom de *poubellisme*.

Le problème se pose donc de savoir comment nous avons pu en arriver là ; mais un autre problème se pose également : l'écologie, tant vantée par certains, n'impliquerait-elle pas un cyclopisme qui se bornerait à construire des digues et des canaux pour simplement corriger le cours d'un fleuve impur ? Ne faut-il pas remonter à la source de celui-ci et se situer en amont au lieu de se contenter de rester en aval ? La pollution de la nature, le culte et la culture des déchets ont des racines d'autant plus tenaces qu'elles restent souterraines et, par conséquent, invisibles aussi longtemps que l'on demeure à la surface des choses.

1 LE FÉTICHISME DE L'ŒUVRE ET DE LA PRODUCTION

Le Veau d'or dont nous parlent les Ecritures était, à la fois, un fruit de la terre, puisque sa construction exigeait que du métal ait été extrait de minerais enfouis dans le sol, et une œuvre de l'homme puisque celui-ci avait dû le sculpter. Adorer le veau d'or c'est adorer un dieu auquel l'homme a donné naissance en sous-entendant que tout ce qui sort de l'homme possède un caractère éminemment divin.

Dans un dialogue de Platon, Socrate qui est encore jeune se voit expliquer que le mathématicien ne raisonne pas sur tel ou tel triangle mais sur l'idée du triangle, il demande alors s'il existe également une idée du pou et une idée de la crasse. Son interlocuteur lui répond que oui car, précise-t-il, « il n'est rien de vil dans la maison de Zeus ». Aujourd'hui le développement spectaculaire de techniques de toute sorte nous a conduit à penser qu'il n'existait rien de vil dans la maison de l'homme. Hegel remarquait que l'urine, excrément naturel, et le sperme, source de vie, sortaient tous deux par le même canal ; nous ne faisons plus de distinction entre le sperme et l'urine en qui nous ne voyons que des sécrétions également naturelles issues de l'homme. La boue, les excréments des yaks ne deviennent-ils pas, entre des mains expertes, des matériaux pour fabriquer des maisons dans les contrées où le bois et les pierres sont rares ? Les ordures urbaines broyées dans des usines spécialisées ne sont-elles pas transformées en moellons utilisables ou en matériaux qui permettent de construire des routes ? Ne recycle-t-on pas les vieilles carcasses de voitures devenues des épaves ? Le fumier lui-même n'est-il pas utilisé comme un engrais fertile capable de renforcer la productivité des champs ?

Mieux encore ; on récupère les excréments des vaches, on les fait sécher, on leur ajoute un certain nombre de produits chimiques et l'on obtient ainsi un nouvel aliment que l'on donne à manger aux vaches elles-mêmes. Il y a quelque chose de tristement métaphysique dans ce dernier procédé, car l'homme ressemble de plus en plus à ces animaux auxquels on donne à consommer leurs propres excréments après les avoir chimiquement traités, l'homme se nourrit chaque jour de ses déjections qu'il élève au rang d'aliments fortifiants et reconstituants.

L'homme vit de plus en plus en circuit fermé ; il considère en effet que, puisque tout est son œuvre, tout vaut à partir du moment où cela est. Il affirme donc qu'il n'existe pas de déchets en

soi, qu'il n'existe que des déchets-pour-autrui-dans-le-monde ; nous déciderions arbitrairement que ceci ou cela est un déchet en vertu d'un préjugé moral, c'est-à-dire d'un point de vue étroit et passionnel, conséquence d'une myopie intellectuelle à laquelle il faudrait mettre définitivement un terme. Le vrai déchet ne serait autre que l'homme qui pense qu'existent des déchets.

Le recyclage du déchet a ainsi conduit à cette idée que tout est transfigurable par l'œuvre humaine ; le titanisme de la fabrication incite à croire que tout est utilisable, qu'il ne saurait donc y avoir de « ratés » dans le moteur du progrès et que la technique nous assure d'un triomphalisme inconditionnel sur toute chose.

II L'ÉVACUATION DE L'IDÉE DE POLLUTION MORALE

Nietzsche est célèbre pour avoir annoncé, à la fin du XIXe siècle, « la mort de Dieu » et pour nous avoir demandé de pourchasser l'« ombre même de Dieu » partout où elle pourrait se cacher. On s'est fort souvent mépris sur ce cri nietzschéen « Dieu est mort » qui reste chez celui qui l'a prononcé un cri de délivrance mais surtout un hurlement de désespoir. Nietzsche, penseur éminemment tragique, affirme qu'il n'y a ni vrai ni faux et que la seule erreur est de croire qu'existe une vérité. Les Grecs nous avaient demandé de tirer les voiles qui nous masquaient la vérité afin de parvenir à pouvoir contempler celle-ci face à face ; selon Nietzsche, derrière les voiles en question il n'y aurait rien, ce que nous sommes habitués à appeler vérité ne serait autre chose que les dessins changeants faits par les plis de ces voiles. Bien plus, tout ne serait qu'apparences, effets d'être, jeux d'un devenir par lui-même innocent. Nietzsche en arrive même à dénoncer les préjugés de ceux qui prétendent que les excréments sentent « mauvais », pourquoi mauvais ? « Ceci n'est pas mangeable ! Fondement du jugement moral ». Nous devons, selon lui, nous dépouiller du « manteau de la morale » et apprendre à « boire dans tous les verres ». D'où la parole célèbre : « Rien n'est vrai, tout est permis ».

Beaucoup ont complètement oublié le caractère tragique de la pensée nietzschéenne tout entière centrée autour de l'« errance » de celui qui ne cessait de répéter : « J'ai le mal du pays sans avoir de pays » ; si bien que ce qui, chez le penseur allemand, restait un esthétisme désespéré pour « trouver un jour ou l'autre le trou qui mène à quelque chose » a été aplati en systèmes résiduels et rationalisés ; ce travail de réduction fut principalement l'œuvre de la sociologie.

On sait que Montaigne, dans un chapitre des Essais sur la coutume, avait pris un malin plaisir à étaler sous nos yeux les coutumes les plus invraisemblables pour nous montrer que d'autres hommes les considéraient comme bonnes et justes, alors qu'ils dénonçaient comme faux et malfaisant ce que nous étions habitués à tenir pour vrai et respectable. Montaigne voulait nous donner ainsi une leçon de relativisme pour nous inciter à comprendre que ce que nous appelions vérités n'était en réalité que de pseudo-vérités.

Aujourd'hui, les sociologues se livrent à un inventaire des « faits sociaux » qu'ils classent selon des critères qui varient selon les méthodes de chacun d'eux. Ils affirment que n'existe aucune valeur en soi et que les valeurs ne sont que des « valeurs d'usage » qui changent dans le temps ou avec les sociétés où elles ont cours. Il n'y aurait donc nul bien en soi, mais seulement des manières de penser et d'agir consacrées par des usages sociaux extrêmement variables et, par conséquent, arbitraires ; comme le disait déjà Auguste Comte, fondateur du positivisme et de la sociologie, la seule chose absolue c'est que tout est relatif.

D'où l'idée chère à Durkheim, selon laquelle il ne faut pas dire que la société condamne un acte parce qu'il est mauvais en lui-même, il faut simplement appeler mauvais ce que la société condamne ; c'est donc la peine qui fait le crime et non pas le crime qui appelle la peine. On doit par conséquent remplacer la morale, qui avait la prétention de dire ce que les hommes devraient faire, par une « science des mœurs » qui étudie scientifiquement, à l'aide de statistiques et de sondages, ce que les hommes font. De là est née notre moderne idolâtrie de ce qui se fait, renforcée par l'évacuation de ce qui devrait se faire ; on nous demande de plus en plus, en effet, de « suivre l'évolution des mœurs et le changement des mentalités », il faut, ajoute-t-on, « nous ouvrir au monde » afin d'en finir avec les « moralismes » et de construire « une éthique pour notre temps ». On professe ainsi de tous côtés, un relativisme reposant sur cette idée que les valeurs sont purement sociales et, par conséquent, conventionnelles et changeantes.

On en tire rapidement la conclusion que ce que l'on doit affirmer des valeurs sociales doit l'être également des valeurs individuelles. Tout ne serait qu'affaire d'options libres, il n'y aurait que des opinions qui seraient toutes également « respectables ». Il importerait donc d'en finir avec l'idée qu'existe une pollution en soi contre laquelle on devrait s'insurger ; la seule idée polluée, nous dira-t-on, est celle qui consiste à croire que l'on puisse parler de pollution et de déchets. On en arrive alors à une prostitution de la lumière au nom de laquelle on prétend que tout se vaut parce que rien ne vaut, chacun proclamant son « droit à la différence ». En conclusion, l'idée de « pollution », de « déchet », serait une idée aliénée, aliénante et répressive née d'une mystification de la conscience.

Toutes ces idées se retrouvent implicitement dans le structuralisme de Lévi-Strauss qui repose sur cette idée qu'« il n'y a de sens que par l'homme, lequel n'a pas de sens ». Dans Les structures élémentaires de la parenté, Lévi-Strauss insiste sur cette idée que, tout venant de la nature, on ne saurait établir aucune opposition entre Nature et Culture, une telle opposition ne serait elle-même que culturelle (donc artificielle) et nullement naturelle ; d'où sa conclusion : « Le barbare c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie ». Il n'y a donc pas de barbarie, ni de civilisation en soi, il n'y a que des cultures différentes les unes des autres, entre lesquelles on ne saurait choisir car toutes ne sont que le résultat de combinaisons de structures naturelles au même titre que les différents paysages qui, sur la surface de la planète, sont nés d'interactions de structures géologiques les unes sur les autres. Ce nihilisme encyclopédique se retrouve chez Michel Foucault, lui aussi fort à la mode dans les milieux à prétention intellectuelle, pour qui rien n'est contre nature puisque tout vient de la nature.

Puisqu'il n'y a pas de pollution en soi, on comprend qu'un Ministre de la culture ait tenu à abaisser à 16 ans l'âge requis pour pouvoir assister à des spectacles pornographiques, et que le même soit intervenu pour que l'on programme à 20 h 30 à la télévision un film représentant en clair une scène de sodomie homosexuelle ; on comprend également que les autorités suisses aient cru devoir abaisser à 14 ans l'âge de la maturité sexuelle, supprimant du même coup un grand nombre de délits appelés jadis « détournements de mineurs ».

III LE MONDE-POUBELLE

Il n'y aurait donc ni haut ni bas, ni bien ni mal, tout sens serait arbitraire, au même titre qu'il est arbitraire d'appeler « chien » ou « dog » le même animal. C'est ainsi qu'Arrabal, le célèbre auteur espagnol de pièces de théâtre à succès, nous dit : « Le Bien et le Mal, qu'est-ce que cela signifie? Qui a inventé cela? [...] Beau-Laid, c'est aussi faux que Bien-Mal »¹. Le même tire des conclusions de sa théorie : « Il faut du culot pour condamner la nécrophilie, par exemple. C'est bien l'acte le plus inoffensif du monde »². D'autres, comme Jean Pouillon, se livrent à une démystification du cannibalisme ; il n'y a aucune raison d'interdire la consommation de chair humaine, la généralisation d'une telle pratique entraînerait la disparition des cimetières et faciliterait grandement la tâche des urbanistes. Au cas où nous éprouverions une répugnance irrationnelle à vaincre nos préjugés concernant une telle pratique, nous pourrions, nous conseille Jean Pouillon, adopter la recette des Yanomani qui, après avoir laissé pourrir les chairs des cadavres, les mélangent à une purée de bananes avant de les consommer³.

Il n'y aurait donc que des combinaisons, que des fonctionnements de structures tous également innocents ; nous ne nous trouverions qu'en présence de fonctions organiques. Comme le dit Gilles Deleuze, dont la réputation est grande des deux côtés de l'Atlantique, « Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise »⁴.

On en arrive ainsi à dénoncer tout jugement moral comme une contrainte oppressive exercée à l'égard des sphincters. D'où une incitation à un relâchement libérateur des dits sphincters afin de les rendre libres d'exercer leur fonction de déjection. Sartre n'avait-il pas déjà opposé au *cogito ergo sum* de Descartes un *caco ergo sum* ? Une telle attitude se trouve au centre des ouvrages d'Alan W. Watts que l'on appela « le philosophe des hippies ». Il s'attache, en effet, à dénoncer le constipé en qui il voit l'opposant majeur à la liberté de chacun : « Ce que le constipé nomme civilisation est la résistance concertée à la spontanéité de la nature »⁵. Une jeune femme, membre de ce *Living Theatre* qui connut un énorme succès dans les années 70, nous met en garde : « Tout commence par le *toilet training* et ça continue jusqu'au service militaire et au-delà ; la répression est quotidienne et profonde »⁶. Dans son livre-manifeste *Do it*, auquel dès sa publication la Librairie protestante située Boulevard Saint-Germain accorda une place d'honneur dans sa vitrine, Jerry Rubin nous fait part de ses analyses : « L'école est la suite naturelle de la régulation des habitudes intestinales des bébés. [...] Les profs savent que s'ils ne gouvernaient pas déjà la régulation de nos intestins, nous ne resterions pas une seconde de plus dans leurs écoles. [...] Les chiottes sont la seule zone libérée d'une école »⁷. Ramenant, probablement sans s'en douter, Nietzsche au niveau du trottoir, Jerry Rubin proclame : « On nous a habitués à croire que ce que nous chions a une sale odeur »⁸. Ainsi se développe ce que Nietzsche, critiquant Emile Zola, appelait « la joie de sentir mauvais ». Jerry Rubin nous parlant de ses activités d'étudiant révolutionnaire nous confie : « J'avais renoncé à me laver depuis

¹ Alain Schiffres, *Entretiens avec Arrabal*, (Paris, 1966), 131, 133.

² *Op. cit.*, p. 138.

³ Jean Pouillon, « *Manières de table, manières de lit, manières de langage* » in « Destins du Cannibalisme », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 6 (Paris : Gallimard, 1972), 21.

⁴ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie, L'Anti-Oedipe*, (Paris : Les Editions de Minuit, 1972), 7.

⁵ Alan W. Watts, « L'extase », in : *Actuel*, n° 10-11.

⁶ J.-J. Lebel, *Living Theatre*, (Paris, 1969), 162.

⁷ Jerry Rubin, *Do it*, introduction par Eidridge Cleaver, (Paris : Editions du Seuil, 1971),

⁸ *Op. cit.*, 111.

plusieurs jours et la puanteur que je dégageais suffisait amplement à me faire adopter comme un des leurs par les manifestants »⁹ ; il insiste joyeusement : « Nous offrons un spectacle nauséabond de saleté misérable, l'incarnation de tout ce que le mode de vie bourgeois comptait de déchets. On pissait, chiait et baisait en public ; on traversait au feu vert »¹⁰.

Ce culte de l'inversion, exercé au nom de cette idée qu'il n'y a ni *inversions* ni *perversions*, mais simplement des *versions* dont aucune ne saurait prévaloir, a conduit à une angélisation de la poubelle et à une culture des déchets de dimension cosmique. C'est ainsi que, aujourd'hui, le Marquis de Sade, concepteur de véritables Oradour sexuels, est plus que jamais qualifié de divin et figure désormais inévitablement dans tous les recueils de textes choisis à l'usage des classes terminales ; la maison Gallimard est en train d'en publier les œuvres dans la collection de la « Pléiade » et a trouvé comme efficace slogan commercial « l'Enfer sur papier bible ». « C'est l'enfer ! » tend d'ailleurs à remplacer le « C'est le pied ! » ou « C'est super ! » pour vanter les mérites d'un produit lancé sur le marché. Ainsi se multiplient ce qu'Etienne Gilson appelait justement « les extases vers le bas » et les quêtes fébriles dans tous les « à rebours ».

Arman est devenu célèbre par le mouvement « artistique » qu'il a fondé : le *poubellisme*. Il construit de grands parallélépipèdes en plexiglas où il accumule des déchets de toute sorte et qu'il ferme par un couvercle transparent lorsqu'ils sont pleins, il les baptise alors : *Poubelle n° 1*, *Poubelle n° 2*, etc. ; les Musées d'Art contemporain d'Europe et d'Amérique les achètent pour plusieurs centaines de milliers de francs et l'on peut les voir exposés dans des salles spécialement aménagées. En 1960, cet « anartiste » donna une exposition intitulée « Plein » à la Galerie Iris Clerc à Paris ; elle était constituée de déchets de toute sorte qu'Arman avait demandé à ses amis de lui apporter, la municipalité parisienne avait, en effet, refusé de lui vendre le contenu des bennes à ordures en prétextant, d'une manière réactionnaire, les risques d'insalubrité et d'épidémie ; les cartes d'invitation à cette exposition étaient constituées par des boîtes de conserve remplies de « détritrus légers » tels que : vieux mégots, tickets de métro, etc.

Si Arman est le plus connu parmi les représentants du « poubellisme » il est loin d'être le seul. Oldenbourg déclare : « Je suis pour l'art des scories ». Rauschenberg présente à notre admiration des amas d'objets industriels cassés ; Stankiewicz utilise des déchets de ferraille, Louis Nevelson des débris de meubles peints, Anouj des chiffons d'usine maculés d'huile. Dès 1962, Ben expose des vomissures, de l'urine et de la viande en décomposition. César remporte un grand succès avec ses « compressions » faites de carcasses de vieilles voitures ou d'objets hors d'usage ; des modèles réduits de ces œuvres, en or massif, connaissent aujourd'hui une grande vogue chez des joailliers de grand renom et les élégantes fortunées les portent en sautoir. Le peintre Picasso est l'auteur d'une pièce de théâtre, *Le désir attrapé par la queue*, que, en 1941, jouèrent en privé Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Albert Camus ; mais en 1945, en pleine Libération, un jeu de scène connut un vif succès : une actrice urinait sur un microphone qui amplifiait le bruit dans toute la salle, ce que les spectateurs apprécièrent fort. L'« Institute of Contemporary Art » de Chicago a organisé une exposition « Art by Téléphone » constituée d'ordures que les visiteurs devaient apporter et que les organisateurs entassaient. A la « Biennale des Jeunes », organisée en 1973 par le « Musée d'Art Moderne de la ville de Paris », Karina Raeck exposa ses « Cimetières » faits de cadavres pourrissants et de pierres tombales croulant sous des champignons vénéneux.

⁹ *Op. cit.*, 182.

¹⁰ *Op. cit.*, 169.

Nous pourrions multiplier les exemples. L'erreur serait de croire qu'il s'agit là d'excentricités comme il y en a toujours eu et qui n'auraient d'autre but que celui d'« épater le bourgeois ». Outre que de telles « œuvres » se trouvent aujourd'hui dans tous les grands musées d'art contemporain, elles se vendent fort cher et font l'objet de très longues exégèses de la part d'historiens de l'art dit d'« avant-garde »¹¹.

En outre et surtout, le poubellisme est maintenant descendu dans la rue. Depuis trois ou quatre ans, on assiste à un phénomène assez important pour que des thèses lui aient été consacrées et que des magazines à grands tirages en aient fait l'objet de longs reportages illustrés de photos en couleurs ; il s'agit du mouvement des cataphiles. Des jeunes gens et des jeunes filles descendent dans les égouts de Paris, complètement nus, ils s'y vautrent dans la boue et dans les immondices et se livrent à des orgies rythmées par de la musique rock. Un autre phénomène significatif est celui des taggers qui couvrent les murs des villes, les voitures du métro et les autobus de tags, c'est-à-dire de graffiti colorés privés de formes et de signification ; le Ministre de la Culture a bien voulu dire que certains de ces tags étaient d'une grande beauté ; d'ailleurs à l'Université de Paris VIII, Georges Lapassade, professeur d'université titulaire et chevalier de l'ordre des palmes académiques donne des leçons aux taggers en leur apprenant à manier les bombes à peinture.

Tout récemment, la Banque du Canton de Genève vient de donner un prix de 25 000 francs suisses à Not Vital qui expose au Musée Rath des bouses de vache en bronze ; « le réalisme saisissant des pièces découle de la technique particulière de travail de Not Vital. Il utilise en effet des matériaux qui servent, sans intermédiaire aucun, à la fonte. L'artiste récupère de véritables bouses trouvées dans les pâturages suisses, qui s'évanouiront littéralement lors de l'exécution en bronze. [...] 1 000 bouses en bronze seront réalisées et vendues au profit de la construction d'un hôpital au Népal ». La Tribune de Genève (12 décembre 1990), où l'on peut lire les lignes précédentes, félicite la Banque du Canton de Genève, qui a donné le prix à Not Vital, pour son travail de mécénat et pense qu'elle « entre tout à fait dans la ligne du gentilhomme romain ».

Les défenseurs du Pop Art, qui n'a de populaire que le nom, nous disaient des 1966 : « Le but de Pop, c'est de décrire tout ce qui auparavant était tenu pour indigne d'être remarqué. [...] Rien de sacré désormais, et plus les choses sont bon marché et méprisables, meilleures elles sont »¹².

A Tomar, ville du Portugal où l'on peut admirer les restes d'un splendide monastère des Chevaliers du Christ, un bistrot à la mode « Chez les rats » jouit d'un vif succès, les consommateurs sont assis sur des chaises bancales, les toiles d'araignées fleurissent dans tous les coins, la poussière s'accumule, partout triomphent la saleté et le sordide. Ce n'est pas pour rien que des personnages de Samuel Beckett habitent parfois dans des poubelles. Nous assistons ainsi à une clochardisation rapide et progressive de l'intelligentsia ; le salon des Verdurin s'est transformé en bidonville.

Encore une fois, on commettrait une grave erreur en ne voyant là qu'extravagances de snobs cherchant uniquement à se faire remarquer, comme jadis Alcibiade qui avait coupé la queue à un chien dont tout le monde, quelques jours plus tôt, avait admiré la rare beauté. Le snobisme du paupérisme, le misérabilisme méticuleux de ceux qui font des trous dans leurs blue jeans ou qui

¹¹ Le modèle du genre se trouve dans : Pierre Restany, *Un manifeste de la nouvelle peinture, les nouveaux réalistes* (Paris 1968) et dans Pierre Cabane et Pierre Restany, *L'Avant-garde au XXe* (Paris, 1969).

¹² Luccy Lippard, « Le Pop Art à New York », in : *Pop Art* (Londres 1966 trad. franc., Paris 1969), 82.

chérissent des tissus où l'on a imprimé des taches de peinture, fait désormais partie du tout-venant. On utilise de plus en plus des abréviations non seulement par paresse de prononcer des mots de plus de deux syllabes, mais surtout par goût des ruines. Partout règnent le culte de la dérive, la recherche de la défonce et de l'éclatement La « connaissance par les gouffres » est prometteuse de vertiges et entretient l'euphorie du naufragé ; le déchet est devenu un aphrodisiaque et la souillure un bijou des plus précieux. D ou cet éloge de la crasse auquel se livre Christian Enzensberger : « Propre c'est sale, furieux et malade ; sale, c'est puissant, ce qui est propre ne s'en va jamais »¹³.

Ainsi le fleuve du devenir nous offre aujourd'hui le spectacle de la débâcle car il charrie de tout ; nous ressemblons à cet oiseau dont nous parle Platon et dont la voracité était telle qu'il consommait ses propres excréments. Pour nous, tout est devenu comestible¹⁴ car nous avons récusé le « bon » et le « mauvais », nous sommes ainsi devenus coprophages et nous nous complaisons dans la scatosophie.

IV LES SAUVETEURS ÉCOLOGISTES

Attentifs que nous sommes aux pollutions industrielles et à elles seules, nous nous attaquons aux effets mais non aux causes D ou la bonne conscience de croire qu'un Prométhée plus lucide que les autres pourra nous sauver. Depuis peu, en effet, a surgi un sauveteur d'un nouveau genre : l'écologiste, dont nous voudrions montrer qu'il ne réagit pas contre les décadences dont nous venons de parler, mais qu'il s'inscrit, sans le savoir, dans une perspective qui s'y rattache.

L'écologie, en effet, est tout entière animée par l'idée que la technique peut être un remède à la technique et que le monde sera autosauveur. Certes, il est des problèmes bien réels : la pollution de l'air, de l'eau, de la terre, la pollution sonore, la destruction de la couche d'ozone, qui sont susceptibles de se voir appliquer des remèdes et des thérapies techniques vraiment efficaces. Mais outre qu'il existe des thérapeutiques qui finissent par se révéler pathogènes (le DDT en est un exemple récent), tous ces sauvetages traitent les problèmes au coup par coup, ils désinfectent les puits sans rechercher la cause profonde de la pollution dont est victime la nappe phréatique qui les alimente. Mais surtout, les écologistes rassurent, ils nous disent qu'on peut leur faire confiance parce qu'ils savent ce qu'il faut faire : on va purifier l'air, la terre et l'eau etc. On se situe ainsi dans une perspective typiquement marxiste selon laquelle il n'y a pas de problème qui se pose à l'homme que celui-ci ne soit capable de résoudre. C'est pourquoi les «verts» ressemblent souvent aux tomates : ils finissent par devenir rouges Ils tiennent, eux aussi, à s'inscrire sur la liste déjà longue des sauveteurs professionnels qui viennent solliciter nos suffrages afin de pouvoir parvenir à des postes-clefs de commandement.

¹³ Christian Enzensberger, *Essai de quelque envergure sur la crasse*, trad. de l'allemand par Raymond Barthe (Paris: Gallimard, 1971), 11.

¹⁴ Lorsque l'on dénonce l'absence de valeur de certaines « œuvres » contemporaines faites d'accumulations de déchets, on ne manque pas de s'attirer les reproches de M. Homais qui tait remarquer que les impressionnistes, voire Van Gogh lui-même, furent l'objet du mépris de leurs contemporains, alors que leurs œuvres sont aujourd'hui estimées par tous et valent des millions. « Qui vous dit, ajoute M. Homais, qu'il n'en sera pas de même des œuvres que vous récusez aujourd'hui ? » Il faudrait donc tout admirer, car on ne sait jamais...

CONCLUSION

L'homme ne se préoccupe plus d'enfouir ni de détruire ses déchets, désormais il les adore. N'oublions pas que déchet vient du verbe déchoir, la culture du déchet est la phase suprême de la déchéance où est tombé l'homme déchu. Mais cette déchéance s'est vue transformée en ascension. Quant à la « correction » écologiste elle est souvent le fait d'un Prométhée qui se prend vaniteusement pour un ange. Certes, nous ne pouvons rester inactifs ; mais l'erreur est de croire que l'action sera suffisante et salvatrice. Ce n'est pas en agissant que nous nous referons. L'action n'est pas génératrice de lumière ; or c'est là la grande tentation à laquelle nous soumet le Faust de Goethe affirmant que « Au commencement était l'Action » et non le Verbe.

Dans la Première épître de Jean, il nous est dit que nous devons marcher dans la Lumière (1:7) ; lorsque nous pensons que la marche est par elle-même porteuse de Lumière, nous allons vers le désastre. L'action implique la Lumière, elle ne lui donne pas naissance.

L'homme sans astre, l'homme désorienté, c'est-à-dire celui qui a perdu l'Orient pays où la Lumière se lève, n'habite plus la Création qui est le langage que Dieu lui tient et qui lui donne le sens du Sacré. L'homme dés-orienté réduit la Création et ceux qui y vivent à un champ de matériaux utilisés pour élever des Tours de Babel qu'il prend pour autant de Jérusalem célestes.

Il ne s'agit certes pas de tomber dans une sorte de panthéisme naturaliste à la Rousseau, mais on peut dire que lorsque la Nature n'est pas sentie, vécue, pensée, comme un parchemin où l'on doit déchiffrer les archives du temps et celles des êtres, non certes à la manière des paléontologistes qui n'y voient que d'un œil, mais pour y découvrir la signature de Dieu, elle devient le torchon où les hommes griffonnent en « se vantant d'être sages alors [qu'] ils sont devenus fous» (Rm 1;22). L'oeuvre qui n'est pas éclairée par la Révélation et qui ne demande pas le secours de la Grâce sombrera dans les hystéries des nivellements aveugles et dans les triomphalismes des activistes réducteurs.

© *La Revue Réformée, avec autorisation*

* Jean Brun (1919-1994) a enseigné la philosophie à l'Université de Dijon de 1961 à 1986 ; il était également professeur associé de la Faculté Libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence. Il a publié plusieurs volumes de la collection « Que sais-je ? » (PUF, Paris) sur la philosophie grecque et de nombreux ouvrages de référence.

Le stoïcisme. Paris, Presses universitaires de France, 1958. Coll. « Que sais-je ? » # 770. 9e éd. revue et corr., 1985.

L'Épicurisme. Paris, Presses universitaires de France, 1959. Coll. « Que sais-je ? » # 810. 9e éd. corr., 1991.

Platon et l'Académie. Paris, Presses universitaires de France, 1960. Coll. « Que sais-je ? » # 880. 11e éd. corr., 1994.

Socrate. Paris, Presses universitaires de France, 1960. Coll. « Que sais-je ? » # 899. 10e éd. corr., 1992.

Aristote et le lycée. Paris, Presses universitaires de France, 1961. Coll. « Que sais-je ? » # 928. 7e éd. corr., 1992.

Les présocratiques. Paris, Presses universitaires de France, 1968. Coll. « Que sais-je ? » # 1319. 5e éd. corr., 1993.

Le néoplatonisme. Paris, Presses universitaires de France, 1988. Coll. « Que sais-je? » # 2381.
La philosophie de Pascal. Paris, Presses universitaires de France, 1992. Coll. « Que sais-je? » # 2711. 2e éd. corr., 1995.

Autres ouvrages

Les Conquêtes de l'homme et la séparation ontologique. Paris, Presses universitaires de France, 1961. Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ».

La main et l'esprit. Paris, Presses universitaires de France, 1963. Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Édition revue et augm. Cergy-Pontoise, Sator; Genève, Labor et Fides, 1986.

Héraclite ou le philosophe de l'éternel retour. Paris, Seghers, 1965. Coll. « Philosophes de tous les temps » #17.

Empédocle ou le philosophe de l'amour et de la haine. Paris, Seghers, 1966. Coll. « Philosophes de tous les temps » # 27.

La main. Paris, R. Delpire, 1967.

Le Retour de Dionysos. Tournai, Desclée, 1969. Réédité chez Les Bergers et les Mages en 1976.

La nudité humaine. Paris, Fayard, 1973. Nouv. éd. revue et augm. publiée aux Éditions du Beffroi en 1987.

Les Vagabonds de l'Occident: l'expérience du voyage et la prison du moi. Paris, Desclée, 1976.

Les masques du désir. Paris, Buchet-Chastel, 1981.

L'Homme et le langage. Paris, Presses universitaires de France, 1985.

Philosophie et christianisme. Québec, Éditions du Beffroi; Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988.

L'Europe philosophe: 25 siècles de pensée occidentale. Paris, Stock, 1988. Réédition en 1991.

Philosophie de l'histoire: les promesses du temps. Paris, Stock, 1990.

Le rêve et la machine: technique et existence. Paris, La Table ronde, 1992.

Vérité et christianisme. Préface du cardinal Paul Poupard. Troyes, Librairie bleue, 1995.

Essence et histoire de la musique. Genève, Ad Solem, 1999.

Platon : contre l'homme moderne. Genève, Ad Solem, 2005.

Pour mieux connaître Jean Brun et son œuvre :

www.agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Jean_Brun

[www.agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Jean_Brun--L'aventure philosophique par Andre Desilet](http://www.agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Jean_Brun--L'aventure_philosophique_par_Andre_Desilet)

www.erei.free.fr/nuance/html/archives/2005-5a.htm